

La guerre contre le cancer au temps du Troisième Reich



Louis Valayan

LA GUERRE CONTRE LE CANCER AU TEMPS DU TROISIÈME REICH

La période 1950-1990 a révélé une diminution spectaculaire du taux de cancer chez les femmes allemandes. Les taux de mortalité ajustés en fonction de l'âge ont diminué d'environ 12% alors qu'ils étaient en hausse partout ailleurs. C'est l'un des résultats de la politique du Troisième Reich en faveur de la santé du peuple.

L'ouvrage dans lequel sont exposées ces réussites véhicule malheureusement la haine et la propagande vomitive occidentiste. Les vainqueurs sont des purs, les vaincus des monstres de foire. Le retour de l'histoire sainte appuyée sur une machinerie judiciaire totalitaire montre que l'inhumanité tranquille triomphe sous nos yeux.

Une grande Civilisation

L'Allemagne de la première moitié du XX^e siècle pouvait s'enorgueillir d'avoir engendré la moitié des prix Nobel et de détenir une partie considérable des brevets d'invention du monde. Ses élites maîtrisaient la culture scientifique du plus haut niveau et l'ensemble de la planète jalousait sa médecine. Dans "la patrie des savants et des poètes" venaient s'exercer à l'activité scientifique nombre d'universitaires.

Le Troisième Reich continua la tradition née avec le Romantisme et la "Naturphilosophie". Que l'on évoque la télévision, les avions à réaction, les missiles guidés, les ordinateurs électroniques, les microscopes à électrons, la fission nucléaire, le traitement des données, tous ces domaines furent soit développés pour la première fois soit portés à un haut niveau durant cette période. La première émission de télévision diffusée avec suffisamment de puissance pour couvrir un espace plus vaste que la planète avait pour objet le discours d'ouverture du

Chancelier Hitler aux Jeux Olympiques de Berlin en 1936. Des innovations majeures touchèrent la physique fondamentale (découverte de la fission nucléaire par Otto Hahn et Lise Meitner en 1938), la recherche sur les hormones et les vitamines, les moteurs d'automobiles, la pharmacologie. Des produits nouveaux apparurent : essence et caoutchouc synthétiques (en 1942, IG Farben contrôlait plus de 90% de la production mondiale de caoutchouc synthétique) ; gaz innervant Sarin ; arme chimique tabun ; méthadone opiacée (synthétisée en 1941) ; création du Demerol sous le nom de "pethidine". Les ingénieurs de l'aéronautique conçurent les premiers missiles balistiques intercontinentaux (jamais assemblés) et construisirent le premier siège éjectable d'avion. Pour compléter ce bref aperçu des multiples travaux menés à bien, citons les premières autoroutes et le premier enregistrement magnétique...

Une médecine de la Totalité opposée à une médecine de la particularité

L'histoire de la médecine, plus encore que celle d'aucune autre discipline de la connaissance, ne peut être dissociée de l'histoire de la culture. La médecine du XX^e siècle a bénéficié d'une révolution technologique sans précédent mais en ce qui concerne les soins de la personne, c'est la médecine romantique, spécialité germanique, qui lie l'organisme humain à l'organisme total, le *Gesamtorganismus* de l'univers. L'organisme a remplacé le système dans la démarche romantique. Appliquée à l'humain, l'idée d'organisme implique l'obligation de respecter la forme globale de l'individu en état de santé ou de maladie et de ne pas dissocier la médecine du corps de la médecine de l'esprit. Car toute maladie corporelle doit s'exprimer aussi par des troubles correspondants au niveau de la conscience et, à l'inverse, la santé individuelle ne s'enferme pas dans les limites de l'organisme. La personnalité humaine n'est pas prisonnière dans le sac de la peau : elle rayonne alentour, en réciprocité d'influence avec le paysage, l'environnement, et, de proche en proche, elle se trouve en communication avec l'univers tout entier.

Les Romantiques ont retrouvé les inspirations des antiques pharmacopées, dont l'efficacité met en œuvre des correspondances présentes dans le grand corps de l'univers. Les naturismes, végétarismes, diététiciens qu'ils soient d'aujourd'hui ou contemporains du Troisième Reich perpétuent en réalité les inspirations que l'on trouve dans la Macrobiotik de Christoph Wilhelm Hufeland (1762-1836). On ne peut s'étonner que de 1934 à 1937, la superficie consacrée aux herbes et plantes médicinales fut multipliée par plus de dix, ni qu'à la fin des années trente, Dachau fut le plus grand centre de recherche médico-botanique au monde où on avait créé de vastes jardins botaniques. La plantation produisit la presque totalité des épices consommées par l'armée durant la guerre et, dans les paysages, on favorisait les plantes indigènes, selon la tradition de l'école romantique, synthèse culturelle des arts et des sciences.

Les pharmaciens professionnels furent incités à évaluer l'efficacité de ces herbes, pour éviter de renouer avec les erreurs du siècle précédent lorsque le principe d'homéopathie découvert par Samuel Hahnemann (1755-1843) conduisit ce dernier à une étude systématique des drogues et de leurs effets mais, lorsque son influence généra une pharmacopée spécifique, il fut haï et persécuté par la corporation des pharmaciens traditionnels qui l'obligèrent à s'installer en France.

Médecine de l'homme malade, et non agrégat de techniques, la médecine romantique a imposé durablement un état d'esprit et un système de valeurs même si les progrès majeurs de la connaissance arrivèrent dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le sens de l'irréductibilité de la vie en tant que phénomène global hors d'atteinte des réductions analytiques s'oppose toujours aux tenants du mécanisme scientifique. Une figure emblématique est celle du physiologiste Johannes Müller (1801-1858), pionnier de la médecine expérimentale.

Du Romantisme à la médecine expérimentale

La médecine expérimentale, fondée sur l'observation et l'expérimentation rigoureuse des faits, est associée au nom de Johannes Müller qui réagit contre les outrances de la

Naturphilosophie tout en ne se laissant pas embrigader parmi les militants du réalisme matérialiste à courte vue. Il s'efforce de cerner la spécificité de l'ordre vital, manifestée dans les phénomènes organiques. En 1830, il débuta l'analyse microscopique des malignités et découvrit que les tumeurs étaient composées de cellules. Maître des grands savants Hermann Helmholtz (1821-1894), neurologue de premier plan, Ernst Haeckel et Rudolf Virchow (1821-1902), ce dernier déclara dans le discours funèbre en hommage à leur Maître "C'est ainsi que lui-même devint aussi, comme il l'avait dit d'un de ses grands prédécesseurs, un prêtre de la Nature à titre permanent". Un langage parfaitement romantique qui montre que la chaîne des inspirations n'est pas interrompue, que la rigueur expérimentale, la longue patience de la recherche au laboratoire n'est nullement incompatible avec la divination sympathique des forces vitales à l'œuvre dans les organismes vivants. Johannes Müller s'était aussi illustré en 1826 par la formulation du principe de l'énergie spécifique des nerfs. Cette loi fondamentale de la neurobiologie est une application du principe de l'autonomie du vivant qui, bien loin d'être soumis passivement au déterminisme des excitations extérieures, réagit dans chaque cas en fonction de sa propre structure et des énergies particulières qu'elle met en œuvre. Les acquisitions des sciences exactes ne se suffisent pas à elles-mêmes ; ceux qui s'en contentent s'enferment dans le cercle vicieux de la positivité, sans prendre garde que les résultats des recherches scientifiques ne sont valables que sous réserve de leur relation à l'humanité de l'homme.

Pour une libre disposition de son destin

Autre élève de Müller, le fondateur de la psychologie moderne, expérimentale, Wilhelm Wundt (1832-1920) qui créa à Leipzig en 1879 le premier laboratoire de psychologie expérimentale. Wundt maintient en même temps la primauté d'une préoccupation anthropologique. La psychologie individuelle est complétée par une *Völkerpsychologie*, ou psychologie collective, dont l'instrument essentiel est la méthode comparative, qui s'attache à l'étude du langage, des mythes et religions, des

institutions. Wundt fait œuvre pionnière en étudiant les mentalités et développe une réflexion sur les catégories de communauté, en particulier celle du peuple, expression par excellence du romantisme inventeur du thème des nationalités. On rattache aussi à cette lignée les ouvrages de Tönnies, *Communauté et société* (*Gemeinschaft und Gesellschaft*), celui de Karl Jaspers, *Philosophie des conceptions du monde* (*Philosophie der Weltanschauungen*, 1919), et la trilogie de Cassirer *Philosophie des formes symboliques* (1923-1929).

Peuple et Nation sont des catégories romantiques. Avec elles est mis en honneur le droit historique expression de la conscience populaire. La vocation de chaque Ethnie à la libre disposition de son destin est l'authentique voix de Dieu. La revendication nationale promeut le mythe de la sainte alliance des peuples, fraternellement regroupés dans la Jeune Europe, dont Mazzini par exemple fut le prophète politique. La vérité passe par la multiplicité concrète : elle se plaît à la variété des langues et des coutumes. L'Européen romantique se réjouit d'être plusieurs, d'échapper à la grise monotonie de l'identique ; il souhaite l'Europe des frontières et des différences. A cette tradition se rattache très clairement le livre de Walther Schoenichen publié en 1942 et traitant de "la protection de la nature." L'ouvrage est une remarquable défense de l'environnement et un plaidoyer en faveur de la préservation de la nature. Il passe en revue les génocides commis dans le monde, pointe le modèle **exterminacionniste** des Américains. Il expose les mesures nécessaires, d'un point de vue écologique, à la protection des cultures indigènes et propose un plan de "maintien des indigènes dans leur habitat naturel". Les Allemands Nationaux-Socialistes étaient favorables au développement des peuples indigènes selon leur propre héritage. Schoenichen considérait qu'une telle politique devrait interdire les mariages mixtes, le tourisme indésirable, les colonies de peuplement et l'importation d'alcool. Cette sagesse, qui fonde toute civilisation préoccupée d'harmonie, s'oppose évidemment à la domination d'une caste sacerdotale s'autoproclamant chargée de mission du bien en soi.

Le cancer, un exemple de l'excellence allemande

La recherche médicale allemande sur le cancer était tout naturellement la plus avancée au monde lorsque le mouvement National-Socialiste arriva au pouvoir le 30 janvier 1933. Les scientifiques allemands :

- Découvrirent les cancers de la peau causés par le distillat de goudron.
- Établirent pour la première fois que le travail dans les mines d'uranium pouvait provoquer le cancer du poumon (1870).
- Identifièrent divers risques de cancer : la vessie pour les salariés travaillant dans les usines de fabrication du colorant aniline (1895) ; le poumon dans les usines de chromate (1911) ; la peau en conséquence d'une exposition aux rayons solaires (1894).
- Diagnostiquèrent le cancer induit par les rayons X (1902) et prouvèrent par expérimentation animale que ces rayons avaient un rapport avec la leucémie (1906).
- Suggérèrent que les hormones jouent un rôle majeur dans la cancérogénèse.
- Les généticiens montrèrent que le cancer du côlon pourrait se transmettre sous la forme d'un caractère héréditaire dominant.
- Anticipèrent, en 1928, que le tabagisme passif pouvait causer le cancer du poumon.

On doit à Max Borst, pathologiste à Munich, l'idée de classer les tumeurs en fonction de leur histogénèse, méthode utilisée aujourd'hui par l'Organisation Mondiale de la Santé. Un zoologue allemand, Théodor H. Boveri, suggéra en 1902 que des anomalies chromosomiques pussent être à l'origine du développement de malignités. Quelques médecins allemands soutinrent que le cancer provenait d'une origine génétique. Les individus et les peuples y étaient exposés à des degrés divers. Dans les premières années du XX^e siècle, ils accumulèrent des preuves indiquant que certains cancers de l'œil, du côlon, du sein, pouvaient être transmis par les parents à leur progéniture. Des études sur les jumeaux alimentèrent la thèse de l'hérédité. La génétique mendeléenne (vers 1900) puis les travaux de Theodor Boveri et

d'autres firent allusion à l'hypothèse des défaillances chromosomiques dans la carcinogénèse. Fritz Lenz, de Munich, suggéra en 1921 que les cancers provenaient de la mutation de tissus de cellules somatiques en réponse aux agressions d'agents externes (rayons X et alcool notamment). Le débat nature/culture dans les causes du cancer fut entretenu par la diversité et la qualité des contributions. En 1937, Karl Heinrich Bauer s'appuya sur des études de jumeaux pour affirmer que le cancer résultait massivement des caractéristiques de l'environnement. En 1940, il suggéra que le style de vie et l'environnement expliquaient les mortalités différentielles.

La Commission anticancer du Reich fut créée en 1931. Le cancer et les maladies de sang furent les sujets directs ou indirects du plus grand nombre de thèses au cours de la brève durée de ce régime. En plus de la mortalité liée au cancer on introduisit la morbidité (la fréquence). A partir de 1934, la recherche fut coordonnée par la Commission anticancer du Reich, dans le but de l'intéresser aux mesures comme le dépistage. L'Allemagne a développé le programme de prévention du cancer le plus agressif et le plus réussi de tous les temps.

Le cancer ennemi public numéro un de l'État

Un Comité Central pour la Recherche et la Lutte contre le Cancer en Allemagne avait été fondé en 1900. En 1930, le pays connaissait l'un des taux de cancer les plus élevés du monde et possédait l'une des organisations médicales les plus élaborées pour combattre ce fléau. Erwin Liek (1878-1935) chirurgien à Dantzig, éditeur-fondateur de *Hippokrates*, un magazine d'intérêt général sur la santé ayant de solides liens avec l'homéopathie et le mouvement en faveur des aliments naturels contribua à rénover la médecine dans un sens plus holiste. Liek écrivit deux ouvrages sur le cancer : en 1932, "la propagation, la prévention et le contrôle du cancer" qui le présente comme une maladie de civilisation contre laquelle on lutte par une vie plus naturelle ; en 1934, "la lutte contre le cancer" où il affirme qu'il faut une réorientation de la médecine du curatif au préventif.

Il était conscient que de puissants intérêts financiers résisteraient aux efforts visant à éliminer les produits cancérigènes : fournisseurs d'alcool, de produits alimentaires et pharmaceutiques. Comme un vent politique nouveau soufflait, Liek y avance que les Allemands se préparaient à passer d'un souci pour l'individu à la prévention du cancer à grande échelle pour le peuple entier. La revue *Hippokrates* remit en vogue les recommandations formulées par Friedrich Beneke au XIX^e siècle affirmant qu'il était souhaitable d'adopter un régime végétarien.

Les appels en faveur du dépistage précoce n'étaient pas une nouveauté. Georg Winter, médecin chef à la clinique pour femmes de l'Université de Berlin avait remarqué, au tournant du siècle, que près des trois quarts des femmes qui le consultaient à propos d'un cancer de l'utérus se présentaient trop tard. En 1902, il lança à Königsberg une campagne en faveur du dépistage précoce. Il expédia 1 200 brochures aux médecins, 1 100 prospectus aux sages-femmes et proposa un mois de "prise de conscience du cancer" deux fois par an (par exemple en mars et septembre). Les malades décelés seraient immédiatement orientés vers l'hôpital où on les soignerait gratuitement.

Dans la période du Reich, l'intensité de l'effort en direction des femmes, pour les encourager à consulter leur médecin, monta d'un cran. Des centres d'assistance sur le cancer furent ouverts dans les villes pour convaincre de l'importance du dépistage précoce et conseiller les porteurs de la maladie sur les possibilités thérapeutiques. Pour la première fois, on expliqua systématiquement aux femmes comment examiner leurs seins pour y repérer d'éventuelles tumeurs.

En 1934, le Comité anticancer du Reich demanda au professeur Dormanns de l'Institut de pathologie de Munich d'inventorier toutes les données d'autopsie disponibles se rapportant aux décès par cancer chez les hommes adultes entre 1925 et 1933. Au milieu des années trente en effet, 6 à 10% des cadavres étaient soumis à une autopsie. On s'aperçut que 18% des hommes (1 sur 6) étaient morts d'un cancer et que celui

de l'estomac causait le plus de décès (un tiers de la mortalité masculine due au cancer).

Protéger les travailleurs

Dès le mois de mai 1933 fut créé le Front Allemand du Travail dirigé par Robert Ley, pour remplacer les syndicats spécialisés dans la haine de classe. Il organisa une grande campagne contre les accidents du travail en 1938. Des médecins s'installèrent dans l'enceinte des usines : de 467 en 1939 on arriva à 8 000 en 1944. La préoccupation d'une bonne santé chez les travailleurs de l'industrie rejoignait celle du système d'assurance sociale soutenu par l'État. Les accidents du travail et les maladies professionnelles étaient enregistrées et indemnisées. L'État avait intérêt à les réduire. Les raisons prudentielles des assurances et les souhaits productifs du Front Allemand du Travail se rencontrèrent.

Dans les années trente, on découvrit de nombreux cancers :

- Causés par les rayons X : peau, os, sang.
- A la vessie, chez les ouvriers de l'industrie des colorants.
- Du poumon, à la suite d'une exposition au chrome, ou chez les mineurs qui extrayaient l'uranium.
- Consécutifs à l'arsenic, dans les industries du verre et la métallurgie.
- Spécifiques à la peau, lorsqu'elle entrait en contact direct et prolongé avec la parafine, le goudron, la suie et diverses huiles.

On organisa des dépistages de masse aux rayons X tant dans les usines que dans les universités afin de repérer en priorité la tuberculose, seconde cause de mortalité jusqu'au milieu des années 20, puis le cancer, la silicose, les maladies cardiaques, les affections gastriques, les problèmes circulatoires et d'autres maladies.

Le processus prit un caractère quasi militaire durant la guerre, lorsque les autorités médicales cherchèrent à identifier les malades qui risquaient de contaminer le reste de la population.

Parallèlement au dépistage massif par la technique des rayons X, les médecins, qui soutenaient depuis longtemps l'hygiène industrielle, alertaient à propos des effets mutagènes des radiations. En 1935, le mensuel *Volk und Rasse* conseillait aux médecins de faire preuve d'une "extrême prudence" dans le traitement des patients avec du radium et des rayons X, étant donné la possibilité de dommages génétiques, même avec des niveaux d'exposition très faibles. Des mesures furent prises : l'ordonnance sur les rayons X publiée le 7 février 1941 par le ministère du travail formulait des limites à l'exposition. En 1942, on établit de nouvelles réglementations pour gérer les usages non médicaux des technologies mettant en œuvre des rayons X : ce fut le cas dans l'industrie de la construction, où les rayons permettaient de localiser des défauts dans les pièces de métal ou dans d'autres matériaux.

L'exemple de Schneeberg

Les risques de cancers professionnels liés à la radio-activité touchent les mineurs, catégorie socio-professionnelle importante : mines d'uranium, de cobalt, d'argent. L'exemple de Schneeberg, près de la frontière Tchèque, est exemplaire (le même problème se rencontre dans les "montagnes de minerai" au sud de Dresde).

Dès 1905, des scientifiques viennois avaient repéré les émanations de radium dans les mines. Une étude épidémiologique de 1926 incita le gouvernement à classer la *Schneeberger Krankheit* (cancer du poumon des travailleurs des mines d'uranium) dans la catégorie des maladies professionnelles indemnisables même si, à cette époque, tout le monde n'était pas d'accord sur le fait que la radiation en était la principale cause. La plupart des mines furent fermées en 1928 pour des raisons économiques. Lorsqu'en 1933, avec la politique de relance, il y eut un regain d'intérêt pour ces mines capables de satisfaire les besoins de l'industrie en métaux rares (radium et tungstène) on procéda à des tests sur des souris et à des mesures systématiques de l'état des mineurs par prélèvement d'urine. Arthur Brandt, médecin du travail et employé du gouvernement à

Dresde montra pour la première fois, en 1938, que 25% des souris élevées pendant une année dans les puits de ces mines développaient des tumeurs visibles lors de la dissection.

Les allemands furent ainsi les premiers au monde à reconnaître - officiellement - que le radon causait le cancer du poumon parmi les travailleurs des mines d'uranium. Malgré tout, le pouvoir bolchévique, après la guerre, obligea des dizaines de milliers de prisonniers politiques à travailler dans ces mines de Schneeberg/Joachimstahl au profit de l'arsenal atomique soviétique. Actuellement, depuis la réunification, les mines sont fermées et la région est le plus grand chantier d'assainissement écologique d'Europe.

Combat généralisé contre les risques professionnels

Dans les années 1870, on avait observé que les personnes traitées contre le psoriasis avec de l'arsénite de potassium (*arsenic*) présentaient des risques de cancer plus élevés que la moyenne. Les craintes d'empoisonnement s'exprimèrent dans les années vingt lorsqu'on traita les vignes par épandages aériens avec des pesticides à base d'arsenic. En 1929, l'Allemagne produisait mille cinq cents tonnes d'arsenic vaporisées, pour l'essentiel, sur les vignes. Si la production viticole augmenta de 60% entre 1929 et 1938, les intoxications devinrent courantes : arsenic dans le vin, le jus de raisin, les poussières soulevées par le labour, ... Or, l'empoisonnement à l'arsenic, au même titre que le plomb, le mercure, le phosphore, avait été reconnu comme maladie professionnelle avant la première guerre chez les verriers et les sidérurgistes. En 1925, le décret sur les maladies professionnelles reconnut l'empoisonnement à l'arsenic comme maladie professionnelle ainsi que huit autres catégories d'empoisonnement. Les victimes obtenaient dès lors une indemnisation du gouvernement. En 1929, Ernst W. Baader demanda à l'industrie chimique de trouver un pesticide substituable à l'arsenic. En 1940, elle proposa le pyrethrum et le chrysanthol. En février 1942, l'usage des pesticides à l'arsenic fut interdit.

Le *chrome* fut l'une des premières poussières métalliques à être reconnue comme cancérigène. On commença à prêter attention aux ouvriers affectés dès la fin du XIX^e siècle. Une étude de 1936 montra que durant les dix années précédentes, 40% des travailleurs d'une usine chimique de Griesheimer (où l'on produisait du sulfate de chrome et d'autres substances chimiques industrielles) avaient contracté un cancer du poumon.

Le combat contre les poussières de quartz ou de silice dans les industries allemandes fit des progrès durant la période du Reich. Le 4 avril 1934, le syndicat des carriers créa un Bureau de contrôle de la poussière pour coordonner le combat. Il explora la construction de hottes et d'aspirateurs, de filtres et ventilateurs, de nouvelles manières d'entretenir les appareils de sécurité. En Thuringe, le Bureau travailla avec l'industrie des ardoisiers-couvreurs. Dans nombre d'industries, les ouvriers durent passer des examens médicaux (par exemple, ceux qui décapaient à la sableuse) pour détecter la silicose. L'équipement de protection, dont les masques, vit sa qualité et son confort s'améliorer même si l'ensemble restait encombrant. On remplaça les pierres abrasives les plus dangereuses dans l'industrie de découpage du métal. Le Bureau créa un laboratoire pour tester différents types de masques et innover dans leur conception. En 1936, un journal consacré à la recherche sur les techniques de contrôle de la poussière vit le jour, *Staub*. Ce journal était l'un des vingt-quatre journaux en rapport avec la santé lancés durant la période.

Éloge de la minutie : le cas de l'amiante

L'amiante engendre des poussières longues et fibreuses qu'on tisse en étoffe ignifugée. Les fibres se répandent dans l'air, sont inhalées et se coincent dans les poumons où elles créent une lésion appelée *asbestose*. L'Allemagne en produisait peu, aussi personne n'identifia cette cause de décès avant 1914. On n'entrevit point le risque de cancer avant les années 1930,

lorsque les chantiers navals utilisèrent régulièrement cette fibre : isolation des tuyaux de vapeur, scellement et ignifugation des chaudières des moteurs à vapeur. On l'utilisa aussi pour les patins de freins , les garnitures d'embrayages, le renforcement du ciment. Elle ignifugeait les peintures, les textiles, les matériaux de construction (tuiles et carrelages par exemple). La campagne anti-poussière lancée en 1936 prit l'amiante comme cible principale. En 1937, un sous-comité pour l'amiante fut créé par le ministère du travail en collaboration avec la société allemande pour la protection du travail, dirigée par Ernst Baader. Ce sous-comité regroupa des experts en minéralogie, en technologie de la poussière, en ingénierie de l'assurance, en médecine clinique et en physiologie. Il explora les origines de la maladie et la façon de l'éviter. On inspecta les sites de production et l'on découvrit que l'exposition survenait aux premières étapes de la transformation, lorsque le minerai était pilé, broyé, cardé. On usa du microscope électronique récemment inventé par Siemens pour chercher si l'asbestose provenait d'une irritation chimique ou organique. On recommanda des techniques de ventilation et on soumit les ouvriers de nombreuses usines au dépistage (rayons X, tests de sang ou d'urine). En 1938, trois journaux allemands et une revue autrichienne publièrent de solides preuves sur le lien entre l'amiante et le cancer. Le 1^{er} août 1940, le sous-comité Baader proposa des normes et des techniques pour réduire les niveaux de poussière. La recherche sur les mécanismes de la carcérogenèse continua. En 1943, Hans-Wilfrid Wedler de Berlin trouva la forme de cancer particulière, le mésothéliome ou cancer de la plèvre.

Ainsi, l'Allemagne dominait la recherche sur le rapport entre l'amiante et le cancer du poumon et, en 1943, son gouvernement reconnut avant tous les autres le mésothéliome et le cancer du poumon provoqués par l'amiante comme maladies professionnelles indemnisables. Il n'en fut pas de même en Amérique et en Grande Bretagne car la science n'eut pas le courage de surmonter les campagnes de diabolisation politique. Ainsi, la haine et la bêtise conspirèrent pour que la vérité reste voilée.

Les cancers de l'industrie chimique

Le cancer professionnel le plus ancien et le mieux connu est celui de la vessie causé par le colorant aniline, découvert dans les années 1890 par Ludwig Rehn, chirurgien de Francfort. Jusqu'à la guerre de 1914, les usines chimiques allemandes réalisaient plus de 80% de la production mondiale d'aniline, de ses dérivés et des amines aromatiques, les ingrédients principaux des colorants synthétiques.

Wilhelm HUEPER, mort en 1979, est le père de la cancérologie professionnelle : tout son travail porta sur les cancers d'origine professionnelle et environnementale. Il attira l'attention des responsables médicaux du Troisième Reich sur les risques liés aux mines d'uranium non ventilées, alerta les scientifiques sur le caractère cancérigène des polluants dans notre nourriture, notre air et notre eau, et montra que les cancers de la vessie apparaissaient dans tous les pays disposant d'une industrie du colorant, d'une manière presque mécanique. En conséquence, l'ordonnance de 1925 réglementant les maladies professionnelles prescrivait des mesures de protection. I.G. Farben mit en place, la même année, une tenue spéciale pour que les vêtements contaminés ne sortent pas de l'usine. On introduisit de nouveaux procédés de fabrication pour minimiser le contact humain avec les substances cancérigènes.

Parmi les Campagnes contre les carcinogènes de l'environnement, l'une est très caractéristique : l'interdiction d'utiliser le diméthylaminoazobenzène, un colorant à base de goudron, plus connu sous le nom de "jaune-orangé".

Interdiction du jaune orangé

En juin 1939, le Congrès International de Recherche sur le Cancer recommanda à l'unanimité que les colorants responsables de cancer soient interdits dans la nourriture. Trente colorants azoïques avaient été identifiés comme source de cancer chez des animaux de laboratoire, certains par injection d'autres par ingestion. Cette recommandation suscita l'attention du

président de l'Office de la santé du Reich (Reiter) qui prépara, en liaison avec Hermann Druckrey de l'Institut pharmacologique de Berlin, une "nouvelle loi allemande sur les colorants" tenant compte des nouvelles découvertes.

Quelle attitude adopter face aux industries introduisant constamment de nouveaux colorants ? Comment protéger les consommateurs ? Ne s'imagineraient-ils pas qu'on leur proposait, à cause de la guerre, une nourriture de qualité inférieure ? Reiter rencontra les patrons des groupes producteurs et distributeurs de colorants goudronnés et obtint d'excellents résultats. Un grand groupe alimentaire (Fachgruppe Nahrungsmittelindustrie) accepta de diminuer de moitié la quantité de colorants utilisés dans certaines poudres de pudding et d'éliminer complètement les colorants de certains autres aliments. IG Farben arrêta la production du jaune orangé. En 1940-1941, Reiter rencontra régulièrement des producteurs de pains, bonbons, fromages, pâtes d'amende, crèmes glacées, boissons non alcoolisées pour les dissuader d'utiliser des colorants et il obtint souvent des concessions. Il demanda à l'Office de la Santé Publique du NSDAP de l'appuyer dans sa campagne en faveur du remplacement des colorants synthétiques par des colorants extraits de plantes comme l'huile de carotène.

La campagne contre les colorants alimentaires avançait plus lentement que Reiter ne l'eût souhaité. Plus la guerre durait plus le problème de la famine se posait et reléguait au second plan la question des colorants. Malgré tout, les protestations des médecins contre leur usage continuèrent. Alors qu'on en produisait encore plus de trois cents tonnes en novembre 1944, deux médecins, Johannes Kretz et Karl Heinrich Bauer s'élevèrent contre leur fabrication.

Ainsi, dans les années 1940, peu de pays étaient aussi conscients et aussi déterminés à éliminer pour leur peuple les risques présents dans la nourriture, l'air et l'eau. La campagne contre les colorants goudronnés n'est qu'un exemple. On promulga aussi d'autres interdictions, depuis les tubes de dentifrice contenant du plomb au blanchiment de la farine (1937). Des efforts permanents visaient à améliorer la qualité de l'eau et

à diminuer l'usage d'édulcorants artificiels comme la saccharine. Etc.

L'économie de guerre repoussa ces politiques à l'arrière plan et les risques liés au rythme extraordinaire de la production industrielle s'accrurent. Dans un discours de 1939, le Président de l'Office de la santé du Reich, Hans Reiter, souligna que l'extension de la production avait augmenté l'exposition au sulfure d'hydrogène, que la fabrication d'avions s'accompagnait d'une hausse des lésions de la peau, en conséquence directe des éclats de métal, et que les peintures par pulvérisation affectaient les poumons. Donc, les irritations de la peau augmentèrent parallèlement à l'utilisation de résines artificielles et l'intoxication au plomb suivit l'incorporation de tétraéthyle de plomb dans l'essence. Mais la volonté de protéger la santé ne se démentit point car on ne cessa de promulguer des mesures de protection contre les risques professionnels et des lois luttèrent contre le frelatage de la nourriture et des médicaments. D'autres programmes visèrent l'élimination des cosmétiques cancérogènes.

Les débuts de la lutte contre le tabac et l'alcool

Le mouvement de tempérance hostile à l'alcool date du XIX^e siècle. L' Association allemande contre l'alcoolisme démarra en 1883 et fut soutenue par l'ensemble des forces politiques. La thèse soutenant que l'alcool causerait des cancers remonte au XIX^e. On considérait alors que l'alcool provoquait un "catarrhe gastrique" qui dégénérerait en cancer.

De nombreux responsables du Troisième Reich, dont Heinrich Himmler et Hitler, ne buvaient pas. Les dirigeants de la Jeunesse Hitlérienne attirèrent l'attention sur la mise en garde du Führer pour qui l'avenir de l'Allemagne n'appartenait pas aux buveurs mais aux combattants. Les mouvements étudiants suivirent cette orientation.

La campagne mit en avant les notions de contrainte financière (en 1935, le coût de l'alcool avait été estimé à trois milliards de reichsmarks par an), de risque sanitaire,

d'abaissement de l'esprit, et exploita le lien entre alcool, crime et délinquance.

L'opposition au tabac (fumer, chiquer, priser) remonte au début du XVII^e siècle dès que des soldats hollandais et anglais de la guerre de trente ans (1618-1648) l'introduisirent en Allemagne. Le premier champ de tabac identifié est celui d'un fermier alsacien en 1620. Quoique cette nouvelle culture, réduisant la part des céréales, rencontrât de la résistance, elle se répandit au cours du siècle. Frédéric de Prusse, en 1674, interdit de fumer dans les lieux publics pour lutter contre les risques d'incendie. Goethe, en 1806, assimila tabac et ivrognerie, corruption de l'esprit et contrainte financière. Le philosophe Schopenhauer dénigra le tabac qu'il qualifiait de "substitut de la pensée". Kant lui même affirma que cette herbe était une nuisance au même titre que l'alcool car elle provoquait une accoutumance.

La première organisation antitabac allemande vit le jour en 1904. Celle de Bohême (*Bund Deutscher Tabakgegner*) publia le premier journal de lutte contre le tabac en langue allemande : *Der Tabakgegner* (1912-1932). Dans les années trente, une partie importante de la communauté médicale reconnut à la fois la dépendance engendrée par le tabac et les risques de cancer du poumon pour les fumeurs.

Le tabac et l'alcool étaient associés lors des campagnes de santé publique.

Opposition à l'alcool

Les plans de lutte contre l'alcool démarrèrent dans les premiers mois de 1933. Le 1^{er} mai devint une fête sans alcool et la publicité à destination de la jeunesse élimina la référence à l'alcool à partir du 1^{er} novembre. Un amendement de 1939 étendit cette interdiction à tout ce qui évoquait la santé et la médecine, en l'accompagnant de sanctions sévères.

L'alcool était considéré comme une cause d'accidents de la route. En 1937, Himmler envoya une lettre à chacun des 1,7 million de conducteurs pour les mettre en garde contre les

dangers de l'alcool au volant. Robert Ley, du Front Allemand du Travail, organisa en 1940 la promotion du thé sur les lieux de travail en remplacement de la bière. Une campagne plus ambitieuse promut le cidre, les jus de fruits, la bière de malt non alcoolisée et les jus de légumes. Le journal *Gärungslose Früchtverwertung* (fruits sans fermentation) décrivait les nouvelles méthodes de production des boissons sans alcool vigoureusement promues par les journaux de santé publique. La production de jus de fruits fut multipliée par cinq entre 1930 et 1937, accompagnée d'une chute des prix. Le cidre doux non alcoolisé acquit le statut de boisson du peuple selon Hans Reiter, président de l'Office de Santé du Reich. La consommation de bière recula de 86 litres par personne en 1929 à 59 litres en 1936. Un traité contre l'alcool rédigé en 1941 par deux officiers SS affirma que la prohibition américaine avait non seulement diminué les maladies mentales, la mortalité et l'absentéisme au travail, mais permit une hausse des achats de chaussures, de vêtements, d'aliments : lait, café, fromage. Il citait Henry Ford pour qui la prohibition rendit possible la journée de huit heures et la semaine de cinq jours. Bien sûr, la crise économique explique aussi pour partie que la consommation ait chuté car, parallèlement, la production de vin augmenta de 80% au cours des cinq premières années du régime et la consommation de champagne fut multipliée par cinq.

Campagnes contre le tabac

Les autorités du Troisième Reich limitèrent la consommation de tabac par trois moyens : campagnes d'influence auprès de la population, relations publiques auprès des producteurs, décrets.

Le ministre de la Science et de l'Éducation demanda que l'on discute des dangers du tabac dans les écoles primaires. L'Office de la Santé du Reich publia des pamphlets qui incitaient la jeunesse à ne pas fumer. Les conférences publiques se déroulèrent "sans fumée". Le *Reichsstand des Deutschen*

Handwerks (regroupement des métiers) conseilla à ses membres de ne pas fumer au travail.

A la fin des années trente, de multiples publications réclamèrent une augmentation des taxes sur le tabac, ainsi que diverses interdictions dans les domaines de la publicité, de la vente aux jeunes et aux femmes enceintes. Certaines demandèrent l'interdiction de fumer au volant et au travail et on ouvrit des restaurants non-fumeurs. Les interdictions officielles de fumer datent de 1938 : dans la Luftwaffe et le service postal, sur les lieux de travail, dans les administrations, les hôpitaux et les maisons de repos. Parallèlement, le Reich institua les wagons non-fumeurs avec amendes aux contrevenants. En 1940, Himmler imposa aux officiers en uniforme de la police et de la SS de ne pas fumer pendant les heures de service. Göring interdit aux soldats de fumer dans les rues, pendant les marches, et durant les brèves périodes de repos. En 1941, soixante villes importantes prohibèrent le tabac dans les tramways et les abris anti-aériens. Les autorités, par un document du 17 décembre 1941 signé d'Heinrich Hunke, président du Conseil de la publicité, imposèrent de sévères restrictions à la réclame en faveur du tabac : interdiction de toute imagerie sexuelle, d'associer tabac et personnes engagées dans des activités "viriles", de ridiculiser les non-fumeurs. Et impossibilité de montrer des fumeurs au volant. En juillet 1943, on interdit à toute personne de moins de 18 ans de fumer en public. Au printemps de 1944, on proscrivit le tabac dans tous les trains et bus urbains.

La Recherche sur les cigarettes sans nicotine s'intensifia. Dans les années 1890, on disposait déjà des techniques permettant de diminuer ou d'éliminer cette substance. L'ordonnance du 12 mai 1939 sur le tabac pauvre en nicotine ou sans nicotine exigea moins de 0,8% de l'alcaloïde dans le tabac "pauvre" et 0,1% maximum dans les cigarettes sans nicotine. Le Reich Institut de recherche sur le tabac, installé à Forchheim près de Karlsruhe, obtint qu'en 1940, 5% de la récolte allemande (soit 3 000 tonnes à peu près) soit du tabac sans nicotine.

En juin 1939, un Bureau contre les risques du tabac et de l'alcool fut créé et un Bureau de lutte contre les drogues créant une dépendance fit la même chose contre la morphine, les somnifères, le Coca-Cola, le Pervitin et, occasionnellement, le tabac. Hitler lui-même, en 1941, dénonça le tabac comme "l'un des plus dangereux poisons de l'homme." Le Reich installa des dizaines de centres d'assistance aux malades du tabac. On proposa de multiples produits pour aider les gens à arrêter de fumer : bain de bouche au nitrate d'argent ; transpulmin, substance à injecter dans le sang ; "nicotilon" ; substituts divers tels que chewing-gums, atropine, cigarettes au menthol. Enfin, on lança des études sur la psychologie et la psychopharmacologie du tabagisme. Par exemple, une thèse soutenue en 1940 explorait les raisons pour lesquelles les aveugles fumaient rarement.

Santé, nutrition et cancer

Des statistiques suisses et allemandes datant du milieu du XIX^e siècle suggéraient que les cancers de l'estomac représentaient entre un tiers et la moitié de tous les décès par cancer. Une étude de Dormanns, réalisée dans les années trente à partir d'autopsies, conclut dans le même sens. Erwin Liek, dans ses livres sur le cancer publiés en 1932 et 1934 insista sur les liens entre le cancer et une mauvaise alimentation puis entre le cancer et l'ingestion massive de médicaments. Franz G.M. Wirz, dermatologue, membre du Comité de Santé Publique du Parti, suivit Liek dans sa critique. Son livre de 1938, *Healthy and Secure Nutrition*, étudia l'évolution de la structure de l'alimentation depuis le début du XIX^e. Liek et d'autres soutinrent que le cancer était une maladie globale, une "maladie du corps pris dans son ensemble" ayant des causes multiples, notamment génétiques, alimentaires, liées au stress, etc. Car tout ce qui affaiblissait le corps dans son ensemble encourageait le cancer.

Les nutritionnistes dénoncèrent la consommation excessive de viande, de sucreries et de graisse. Ils plaidèrent en faveur d'aliments plus naturels comme les céréales, les fruits frais et les légumes. Ce régime alimentaire aiderait à la fois à lutter

contre le cancer et les maladies cardiaques et à augmenter la productivité du travail, la santé des militaires, le bien-être des mères. Il aiderait le pays à compresser les importations et à acquérir son indépendance économique. Par exemple, les surfaces agricoles sur lesquelles on cultivait les céréales destinées à nourrir le bétail pourraient être consacrées aux fruits et légumes.

Un manuel sanitaire de la Jeunesse Hitlérienne affirmait : "l'alimentation n'est pas une affaire privée". La santé, pour les chefs du Troisième Reich, était un devoir. Ils écoutèrent les nutritionnistes et développèrent une alimentation sans colorants artificiels, sans agents conservateurs, privilégiant le frais au détriment des conserves. La nourriture souhaitable était pauvre en graisses et riche en fibres. En complément, chacun consommerait avec modération les stimulants comme le café, l'alcool, le tabac,

Les réformes alimentaires du Troisième Reich coalescèrent trois dimensions : la proximité par rapport à la nature, la performance des travailleurs, les conditions économiques.

Aliments pour combattre le cancer

Les thérapies alimentaires étaient plus populaires en Allemagne que partout ailleurs car le milieu acceptait l'idée que la faim inhibe les tumeurs alors qu'une alimentation excessive en favorise le développement.

Les spécialistes de la recherche sur le cancer testèrent de multiples produits : sélénium, bismuth, calcium, or, iode, magnésium, potassium, tellurium, etc. On étudia la capacité des aliments à affamer ou à nourrir les tumeurs, à les rendre acides ou alcalines ; ceux qui ralentissent la croissance des tumeurs ou renforcent le corps malade du cancer. Les questions diététiques débattues incluaient l'alcool, les carbohydrates, le cholestérol, le café, les œufs, le lait, le potassium, la graisse de porc, les protéines, le sel, le sucre, le thé, les tomates, l'eau...

Les thérapies à base de vitamines soulevaient des controverses. On savait que les vitamines étaient des graisses insaturées produites dans le foie. On avait distingué les formes de vitamines solubles dans la graisse et celles solubles dans l'eau. Il était connu que les vitamines de base (A,B,C,D,E) existaient sous la forme de divers sous-types : B1 - B4, etc., que C fonctionnait contre le scorbut, D contre le rachitisme, B1 contre le Bériberi ; de même, une insuffisance de E provoquait la stérilité (1927) et le manque de B2 déclenchait la pellagre (1925). On savait aussi que les fruits et légumes contenaient des vitamines détruites lors des processus de transformation et de stockage.

Un modèle de science expérimentale

Deux analyses statistiques fondamentales ont été réalisées à l'époque. L'une se trouve dans un texte de 1939 rédigé par Hermann Müller, médecin au *Bürgerhospital* de Cologne ; l'autre apparaît dans un texte de 1943 rédigé par deux chercheurs de l'Institut de Recherche sur les Risques liés au Tabac d'Iéna : Eberhard Schairer et Erich Schöniger. Ces textes fournissent les preuves les plus sophistiquées jamais élaborées jusqu'alors, du rôle majeur joué par le tabac dans l'apparition du cancer du poumon.

Le document de Müller (l'auteur, d'origine modeste, était né le 8 avril 1914 à Niederaula, près de Cologne) a été publié dans le plus important journal Allemand consacré à la recherche sur le cancer. Son enquête statistique, menée sur ses patients, montrait la fréquence des gros fumeurs et établissait l'existence d'un différentiel de risque entre les hommes et les femmes. Il s'agit d'une étude de cas contrôlée, rétrospective, reposant sur des renseignements précis. Il a comparé, par des questionnaires et des histoires médicales, le comportement tabagique de patients atteints du cancer avec un groupe témoin sain, d'âge comparable. L'enquête, envoyée aux parents des malades, posait quatre questions. Il obtint quatre-vingt seize dossiers exploitables (quatre-vingt six hommes et dix femmes) de personnes mortes d'un cancer du poumon. Il répartit les cas masculins en cinq

classes : extrêmement gros fumeurs, très gros fumeurs, gros fumeurs, fumeurs modérés, non fumeur. Il fit la même chose pour un groupe de contrôle de quatre-vingt six personnes saines du même âge. Les résultats furent stupéfiants : la catégorie "extrêmement gros fumeurs" (10 à 15 cigares, ou plus de 35 cigarettes, ou plus de 50 grammes de tabac pour pipe) possédait une probabilité six fois plus élevée d'être victime du cancer. Par contraste, le groupe sain rassemblait une proportion beaucoup plus grande de non-fumeurs : 16%. Müller concluait que si le tabac n'était pas la seule "cause importante", "l'augmentation extraordinaire de la consommation de tabac" était "la cause la plus importante de l'augmentation du nombre de cancers du poumon" au cours des dernières décennies. Il exprima l'affirmation la plus radicale jamais émise sur le rapport entre cancer du poumon et tabac.

L'Institut de Recherche sur les risques liés au Tabac.

Le premier Institut au monde à étudier cette question démarra à l'Université d'Iena au printemps 1941. La conférence inaugurale des 5 et 6 avril insista sur trois types de considérations :

- Le combat contre le tabac permet de garder des travailleurs en bonne santé.
- Le tabac est une drogue engendrant la dépendance.
- Le coût sanitaire et financier du tabac est très élevé et l'habitude de fumer encourage l'apathie.

La conférence réunissait d'autres représentants importants de la médecine et du milieu académique. On y décrivit les effets toxiques du monoxyde de carbone, et il fut souhaité, par le directeur de l'Institut du Travail de Dortmund, que le tabac soit interdit sur les lieux de travail à cause du "tabagisme passif".

L'Institut offrit d'excellentes conditions de recherche et s'enorgueillit de la meilleure thèse jamais soutenue rédigée par Eberhard Schairer et Erich Schöniger. Les chercheurs remarquent tout d'abord que les cancers du poumon apparaissaient plus

fréquemment lors des autopsies de personnes mortes d'un cancer et que les hommes le développent plus souvent que les femmes. Ils rejettent plusieurs explications possibles, en particulier les gaz d'échappement, en constatant que les taux de cancer augmentent à la ville et à la campagne et qu'ils ne sont pas corrélés avec l'activité de conducteur. Ils calculent ensuite la quantité de goudron inhalée par un fumeur au cours de sa vie (plusieurs kilos). Or, on avait découvert la présence de benzopyrène dans la fumée et il avait été démontré que des animaux badigeonnés au goudron de tabac développaient des taux élevés de cancer. Ils appliquent alors la méthode des questionnaires, envoyés aux parents des victimes de la maladie, aux familles de patients décédés d'une autre forme de cancer (ils émettent l'hypothèse que les fumeurs seraient plus susceptibles de développer certaines formes de cancer) et aux résidents masculins d'Iéna âgés de 53-54 ans, âge moyen auquel meurent les cancéreux du poumon. Ils précisent par là les habitudes tabagiques d'une population.

Les résultats de leurs calculs de corrélation furent clairs :

- Sur 109 cas de cancer du poumon on relevait seulement trois non-fumeurs.
- Les fumeurs étaient plus susceptibles de développer un cancer que les non-fumeurs.
- L'étude explicite les biais possibles : les fumeurs auraient pu répondre à l'enquête avec moins de diligence ; l'âge du groupe, s'il avait été composé de jeunes plutôt que de personnes de 53 ans, eût obtenu d'autres résultats, etc.

La thèse était un chef-d'œuvre de science expérimentale. Ainsi que le déclara Max de Crinis, l'un des plus importants psychiatres de l'époque, en 1941 "on pouvait maintenant répondre par l'affirmative" à la question de savoir si le tabac expliquait la croissance explosive des cancers du poumon.

Après la guerre, on enfouit ces textes dans l'oubli. La campagne de terreur orchestrée par les vainqueurs conduisit au suicide, à l'assassinat judiciaire, voire à l'obscurité systématique, tous ceux qui avaient travaillé contre le tabac.

Comment fonctionnait la science : l'affaire Brehmer

En 1934, le Comité anticancer du Reich installa un sous-comité pour évaluer les remèdes populaires car les Autorités craignaient que des charlatans ne profitassent de méthodes non testées pour escroquer leurs patients. Une centaine de traitements différents furent essayés. Le débat était la norme ainsi que le prouve l'exemple du médecin Wilhelm von Brehmer adepte de la thèse du cancer maladie infectieuse causée par un micro-organisme.

Brehmer soutenait que les cellules cancéreuses se signalaient par un changement alcalin du sang et qu'une transfusion accompagnée d'un agent chimiothérapique à base de cyanure de mercure et de rhubarbe chinoise traiterait les tumeurs. Nombre de savants critiquèrent cette conception et, en 1936, la question devint délicate au moment de composer la délégation allemande au Congrès international de pathologie à Bruxelles. Max Borst, chef du Comité anticancer du Reich et responsable de la délégation s'opposait à la présence de Brehmer qu'il considérait comme "insuffisant". Borst n'appartenait pas au Parti National-Socialiste mais écrivit au Chancelier Hitler qui ordonna une enquête lors du Congrès du Parti à Nuremberg. La commission d'enquête rejeta la thèse de Brehmer. On l'évinça de la délégation. Brehmer affronta donc l'opposition de médecins dont certains seulement étaient Nationaux-Socialistes. La même situation se retrouvait chez ses partisans.

On comparera utilement cette tradition de confrontation scientifique à ce qui exista en URSS au temps de Lyssenko, et à ce qui fonctionne en Europe aujourd'hui avec la science révélée des commissions de discipline et l'assassinat des penseurs par la machinerie judiciaire des purificateurs de la pensée. La méthode du débat, caractéristique de l'affaire Brehmer, renvoie à ce qu'il advint lors des affrontements entre darwiniens. Alors que s'opposaient divers protagonistes, notamment les naturalistes et les expérimentalistes, Ernst Mayr dirigea un symposium international à Princeton en 1947 dont sortit la "théorie synthétique" où diverses concessions mutuelles furent acceptées.

La lutte du Troisième Reich contre le charlatanisme entre dans le cadre plus vaste d'une préoccupation pour la connaissance, d'une volonté de favoriser le rayonnement intellectuel des savants, d'un souhait de disposer d'une médecine efficace. Les campagnes en faveur de la "vérité dans la publicité" s'inspiraient des mêmes idéaux. Le chef du Conseil gouvernemental de la publicité du Reich se flatta que les publicités produites par le régime fussent plus honnêtes qu'auparavant. La vérité dans les publicités, par exemple pour les médicaments, s'améliora significativement en six ans.

Éloge de la crasse intellectuelle

Le Romantisme dont étaient pénétrées les élites germaniques ne peut être compris que dans sa totalité. Il est masqué par la division du travail scientifique, par la diversité des idiomes, par les routines existantes. L'étude du romantisme eut été nécessaire pour comprendre la pensée scientifique globale qui inspirait les maîtres allemands. Elle réclame des compétences multiples, non seulement dans le sens international mais aussi dans le sens interdisciplinaire puisqu'elle met en cause les savoirs de toute espèce. Voilà pourquoi le dévot type Proctor ne peut vouer au romantisme une curiosité désintéressée. Il ignore tout de la culture allemande, voire française et anglaise du XIX^e siècle et il ne peut sortir du terrain où il se sent assuré, celui de la haine contre les impies. Dès qu'on invite ce type de cagot à regarder au-dessus de sa frontière mentale, il se sent vaguement coupable de ne plus songer à la piété, ce qui suscite chez lui une réaction de défense en forme d'agressivité.

La pensée romantique refuse à l'espèce humaine et à l'individu le privilège d'une disjonction par rapport à la masse du réel. L'être humain, complexe de chair et d'esprit est en communication avec l'organisme total de la nature. La pensée ne peut être séparée de la réalité dont elle est un aspect. Le monde est un phénomène à faces multiples. Le savoir romantique n'exclue pas la science exacte ; entre le savoir et la science il y a,

affirmait-on, non pas exclusive mais complémentarité. Les prédécesseurs romantiques des savants du Troisième Reich évoquaient et invoquaient une nature protéique, chaotique, incalculable, par-delà le vrai et le faux des approches méthodologiques. La quête du vrai est une chasse sauvage où l'on suit à la trace le gibier, poursuivi avec plus ou moins de bonheur. Les règles de la méthode ne sont pas abolies, mais pour un moment levées ; tout rentrera dans l'ordre, avec les justifications requises, si le but est atteint. On comprend que les romantiques se soient toujours situés à la pointe du progrès.

Nous laisserons le mot de la fin à Mme.de Staël qui consacra un chapitre à "l'influence de la nouvelle philosophie sur les sciences" dans son reportage sur la situation spirituelle de l'Allemagne paru en 1814 (l'année de la mort de Bernardin de Saint Pierre). Selon Mme. de Staël, la philosophie expérimentale issue de Bacon "a travesti la pensée en sensation, la morale en intérêt personnel, et la nature en mécanisme, car elle tendait à rabaisser toutes choses. Les Allemands ont combattu son influence dans les sciences physiques comme dans un ordre plus relevé et, tout en soumettant la nature à l'observation, ils considèrent ses phénomènes en général d'une manière vaste et animée ; c'est toujours une présomption en faveur d'une opinion que son empire sur l'imagination, car tout annonce que le beau est aussi le vrai, dans la sublime conception de l'univers."

Louis Valayan.

Références bibliographiques :

1 - Robert N. Proctor : La guerre des nazis contre le cancer. Les belles lettres, 2001, 415p., 160f.

2 - Œuvres de Georges Gusdorf : les sciences humaines et la pensée occidentale. Payot. En particulier,
Tome IX : fondements du savoir romantique, 1982.
Tome XII : Le savoir romantique de la nature, 1985.